

Puisqu'il le faut !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 17

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207749>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA SÉCURITÉ DES PARENTS

Le clos du père Jean est séparé de celui du voisin par une haie de noisetiers et de prunelliers. Le long de la haie court un sentier gravé sur lequel, fuyant l'ombre que les bourgeons gonflés font déjà plus épaisse, les mauvaises herbes rampent et drageonnent.

Le père Jean ratisse, et le cliquetis du sarcloir sur le gravier trouble seul la paix de cette matinée d'avril.

Le silence est si rare qu'il intrigue le père Jean. Chez le voisin, d'habitude, ce n'est que babillage, jeux, disputes, choc de maillets, grincement de balançoire, commandements militaires que lancent des voix de flûte et galopades effrénées, croix fédérale au vent, contre l'ennemi de la libre Helvétie. Ils sont toujours là une douzaine, pour le moins, des frères et sœurs, des cousins et cousines, des petits amis et petites amies qui s'en donnent à cœur joie « à la madame », « à l'école », « aux soldats », qui grimpent aux arbres, qui se poursuivent, se querellent, pleurent et se consolent et rient tout le temps des vacances.

— Les écoles sont rentrées, se dit le père Jean. — Mais non, ma fille m'a dit hier que son gamin en avait encore pour trois jours à la faire « chevrer ». Alors quoi, la rougeole?... Ça se saurait. Et puis, ça ne vient pas comme l'heure du dîner, la même pour tout le monde !

Ces réflexions, le père Jean les fait appuyé sur son outil.

— Faut voir, conclut-il.

Curieux, il se coule entre deux plants, et il touche à la palissade, devant une éclaircie des bosquets du voisin. Les bosquets du voisin encerclent un verger d'une quinzaine d'ares, empire de la marmaille. L'herbe foulée y lutte désespérément contre les semelles de souliers, les genoux et les fonds de culotte, contre les boules, les maillets, les quilles, les rigoles que creuse la bêche impitoyable, et les trous, « si profonds qu'on entend les lions rugir en Afrique. »

Debout contre la palissade qu'il dépasse des épaules, le père Jean, sûr que le verger est désert, va interpellé la bonne qui suspend le linge au cordeau, à l'autre bout du jardin, et lui demander quel malheur... Mais voilà que ses yeux tombent sur un spectacle qui l'arrête au moment qu'il ouvre la bouche.

Au milieu du verger on a traîné deux immenses caisses. Elles sont très longues et très hautes. De chacune émerge une tête d'enfant. Les bambins, semble-t-il, sont assis sur des tabourets. L'aîné peut avoir dix ans; le petit, moitié autant. Ils regardent droit devant eux — le père Jean les a de profil — et ne révoquent non plus que des tombes. Seule, la main droite, qui tient le haut d'un bâton, probablement un manche de maillet dont la tête repose sur le fond de la caisse, avance de temps en temps et recule par saccades.

— Que diantre font-ils là ? se demande le père Jean. Et pour le deviner, il passe en revue les

objets disparates jonchés alentour, un ballon, un cheval de bois, des poupées, un sac de voyage, une ombrelle ouverte. Au rebord de chaque caisse, un char d'enfant est suspendu, les roues en dehors. Pour quel rite bizarre les *bourbes* ont-ils abandonné leurs jouets ?

Finalement, après être resté plusieurs minutes en observation, le père Jean se décide :

— Alors, les gosses, on s'amuse ?

Pas de réponse. Les deux enfants demeurent le regard perdu. Sans le va-et-vient saccadé de l'avant-bras, le père Jean croirait qu'on a posé des mannequins dans les caisses.

— Vous faites de l'auto ? crie-t-il. Pour attirer l'attention, il a pris une voix un peu rogomme.

Le silence se prolonge. Pourtant une des frimousses se détourne un peu vers lui :

— Aéroplane !

Puis l'enfant, retournant à l'espace, continue de commander les gachissements et les virages. Il est à cent lieues. Il plane à mille mètres... Le père Jean a repris son sarcloir, rêveur.

X**

Quelques annonces.

Boulevard Pereire, à Paris :

A louer de suite

Grands et petits appartements, fraîchement décorés, ornés de glaces.

Eau, gaz et pianos à tous les étages.

Le concierge est accordeur.

Près du champ de manœuvres d'Issy-les-Moulineaux :

A l'Espérance de l'Aviation

On peut apporter son manger.

A Vanves, rue Raspail, à côté du bureau de poste :

Baudel, maréchal-ferrand

Ferrures en tous genres

Et Pathologiques.

Rue des Blancs-Manteaux, non loin du Mont-de-Piété :

Institution de jeunes gens

Puis, au rez-de-chaussée du même immeuble :

Fabrique de cornichons.

ESPÉRANCE !

Espérons ! Espérons ! c'est le mot qui console !
H. DURAND.

Espérance ! doux mot ! sainte et divine flamme,
Consolation du ciel !

O toi qui viens mêler à l'absinthe de l'âme
La douceur de ton miel ;

Au milieu des combats et des soucis du monde
Où l'épine toujours se trouve près des fleurs,
Où les déceptions et la douleur profonde
Mêlent aux cris de joie l'amertume et les pleurs ;
Où l'homme est le jouet d'une vie incertaine
Et descend par degré la pente qui l'entraîne,
De la fragilité suivant la triste loi,
Doux sentiment, hélas ! que ferions-nous sans toi !

Quand l'homme est abattu sur un lit de souffrance
Et cherche autour de lui quelque consolation,
Un remède à ses maux, à son affliction,
Que faut-il à son cœur si ce n'est l'espérance ?

Et quand le matelot battu des flots mouvants
Ne peut plus maîtriser sa barque trop légère,
Qu'il lutte avec effort et qu'il boit l'onde amère,
Il regarde le ciel, il l'invoque, il espère
Que Dieu fera cesser le noir souffle des vents !

La nuit, quand le tonnerre éclate dans la nue,
Quand sur le toit champêtre il vient fondre soudain,
La famille du pauvre, éplorée, éperdue,
Victime du fléau, ne voit le lendemain
Qu'un tas de cendre, hélas ! débris de sa demeure !
Eh bien, que ferait-il, le pauvre en sa douleur
S'il ne savait que Dieu comprend celui qui pleure,
S'il n'avait plus de force et d'espoir dans le cœur ?...

Quand l'on voit se pencher une mère pieuse
Sur la couche où dort son enfant,
Son visage s'anime, elle est belle et joyeuse,
Son œil limpide et triomphant !
Elle dit dans son cœur : « Oh ! qu'il devienne sage !
Comme j'aime à le voir dormir !
C'est le fruit de mon sein, le plus précieux gage
De tout mon avenir ! »

Et puis, dans ces pensées qui flattent son envie,
Heureuse et confiante, elle coule sa vie

L'espérance est partout ; mais ne voyez-vous pas
Que Dieu dans sa bonté l'attache à tous nos pas !
Elle est dans le lever d'une brillante aurore

Qui promet un beau jour ;
Dans le grain que l'on sème et que l'on voit éclore,
Dans l'oiseau qui revient pour nous chanter encore
Du printemps le retour !

Dans la main d'un ami qui tendrement nous serre,
Dans le cœur qu'on choisit, que le nôtre préfère !
Dans un regard d'amour !

Elle est dans le doux mot qu'on nous dit à l'oreille,
Affectueusement ;

Dans le rêve doré qui berce et nous éveille
Et nous trompe un moment ;
Elle est l'illusion de la tendre jeunesse,

La foi de l'âge mûr ;
Elle est la douce paix qui conduit la vieillesse
Au bonheur le plus pur !

Lausanne, octobre 1855.

L. MONNET.

PUISQU'IL LE FAUT !

Les marbriers demandent généralement tant par lettres pour les inscriptions à graver sur les pierres funéraires. Ce pingre de David du Carrot ne l'ignorait pas. Devenu veuf, il dit au marbrier, en commandant un très modeste monument :

— Vous graverez seulement ces mots : « Jeanne du Carrot »

— C'est bien sec, fit l'artisan. Si vous n'ajoutez : « Repose en paix ! » ou bien « Au revoir ! », on se figurera que vous n'aimiez pas votre femme.

— On se figurera ce qu'on voudra, je m'en moque ! Gravez son nom seul, comme je vous dis.

Quelques jours plus tard, David voit arriver chez lui un apprenti du marbrier :

— Le patron vous fait dire que le monument

est achevé, mais il attire encore votre attention sur ce qu'il y aurait de choquant à ne mettre pour toute inscription que le nom de la défunte.

— Il m'embête, votre patron... Enfin, dites-
ui d'ajouter : « Au revoir ! », puisqu'il le faut.

Quand le veuf alla sur la tombe de sa femme,
il put lire en toutes lettres, sur le marbre noir :

Jeanne DU CARROT

Au revoir, puisqu'il le faut !

Les béquilles. — La bonne à sa maîtresse :
— Madame, il y a à la porte un homme avec
des béquilles.

— Qu'ai-je besoin de béquilles ! Dites-lui que
je n'en achète jamais.

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

Plus de froids de pieds.



J'ai un ami qui est inven-
teur. Je lui ai promis de con-
sacrer un de ces « propos » à
lui faire de la réclame. Il
faut toujours tenir ce qu'on
promet : Voilà pourquoi je
m'en vais vous recomman-
der aujourd'hui le meilleur moyen de combat-
tre le froid de pieds.

Mon ami a inventé les semelles feutrées
« Calor ». Vous savez bien, les fameuses se-
melles

Plus de froids de pieds

par l'emploi des
semelles feutrées « CALOR »

Cette annonce s'étale partout : à la quatrième
page de nos quotidiens ; sur toutes les places
d'affichage qui embellissent notre ville ; au bas
des programmes de spectacles et de concerts ;
au dos des contre-marches de théâtre et des
billets d'entrée aux multiples fêtes fédérales et
internationales qu'on envie à notre capitale
vaudoise. A tous les participants à nos fêtes de
gymnastique, d'agriculture, de tir, de musique
et d'aviation, aux étrangers comme aux indi-
gènes, aux adultes comme aux enfants, les
mille voix de la « Renommée » proclament les
bienfaits des semelles « Calor ».

Plus de froids de pieds ! Partant plus de rhu-
mes, de coryzas, de catarrhes, de gripes, de
bronchites, de pneumonies, d'argines, de diph-
téries, de coliques, de maux de ventre et de
diarrhées... par l'emploi des semelles feutrées
« Calor ». La maladie ne sera plus qu'un mythe !
Les pharmaciens fermeront boutique ! Les mé-
decins mettront la clef sur la corniche... quand
tout le monde portera des semelles feutrées
« Calor ».

J'espère maintenant avoir consciencieusement
rempli ma promesse. Mon ami doit être content
de cet éloge dythirambique de ses fameuses
semelles.

Certain d'avoir ainsi tenu parole, je puis vous
avouer que moi je ne porte plus de semelles
feutrées « Calor ».

— Pourquoi ?

Voici :

Certain soir de novembre, je me rencontrais
dans un café avec mon ami, l'inventeur. Il fai-
sait frais dehors. Sous l'âpre souffle de la bise,
les dernières feuilles mortes tourbillonnaient,
arrachées brutalement des branches. L'hiver
était à la porte !

— Eh bien, mon cher, tu as l'air gelé. Ça ne
va pas ? fis-je à mon ami, frileusement blotti près
du poêle.

— Mais si, ça va ! Ce n'est que ce tonnerre de
froid de pieds ! Depuis octobre jusqu'en mai, je
n'arrive jamais à me réchauffer. Ma foi, je n'y
tiens plus ! Excuse-moi, fit-il en me tendant la
main. Je rentre à la maison retrouver ma bonne
chaufferette bien garnie, car vois-tu, mon vieux,
c'est encore le seul moyen qu'on ait trouvé pour
n'avoir pas trop froid aux pieds !

BERT-NET.

Chœur d'hommes. — Nous aurons jeudi pro-
chain 4 mai, au temple de Saint-François, le con-
cert que le « Chœur d'hommes » a coutume d'offrir
chaque année à ses membres honoraires et passifs.
C'est toujours une petite solennité musicale ; le
programme en est surtout composé avec beaucoup
de soin et l'exécution, on le sait, en sera irrépro-
chable, sous la direction de M. Alexandre Dénéreaz.
Enfin, autre attrait, Mme Olga Vittel, cantatrice, et
M. Pierre Pilet, violoniste, ont promis leur gracieux
concours.

DEBOUT! TOUT LE MONDE

Il n'y a pas très longtemps que chez nous on
se lève, quand, dans une fête, un banquet,
une cérémonie, retentissent les accents de
notre chant national. Et encore, est-il toujours
quelques « esprits forts, » qui boudent à cet élé-
mentaire hommage rendu à la Patrie et qui
croient très intelligent de rester assis, alors que
toute l'assistance est debout.

Voici, à ce propos, de judicieuses réflexions
d'un journal français, dont on pourra faire son
profit ici.

« Dans tous les pays sérieux, c'est-à-dire où le
caractère du peuple est réfléchi, le chant nation-
al est infailliblement écouté debout ; presque
toujours les hommes se découvrent, ce qui
donne à la minute où ce souffle musical passe
sur la foule un caractère solennel, religieux.
Les Anglais, les Allemands, les Suédois, les
Norvégiens, les Danois, les Russes, les Autri-
chiens-Hongrois, les Belges, les Hollandais,
combien d'autres encore, écoutent leur chant
national, grave et large, comme s'ils étaient à
la prière.

» Nous, quand on joue devant nous la *Mar-
seillaise*, nous ne savons pas encore ce que nous
devons faire, si nous devons nous mettre debout
ou bien rester assis.

» Eh bien ! on doit l'écouter debout.

» On doit se lever quand l'hymne national se
fait entendre, que la cérémonie soit privée ou
publique, officielle ou non officielle.

» On doit se lever quand la musique attaque
la *Marseillaise*, quelque opinion qu'on puisse
avoir sur tels ou tels hommes, sur telle ou telle
forme de gouvernement, parce qu'en se levant
on témoigne de son respect pour la chose admi-
rable que cet air de musique représente : l'idée
de Patrie, dégagée de tout accessoire, l'idée de
Patrie, toute simple, supérieure à toutes les
querelles de partis.

» On doit rester debout jusqu'à la dernière
mesure de la *Marseillaise*, et nous ne saurions
trop le répéter aux instituteurs, aux parents, à
tous les éducateurs de l'enfance : apprenez aux
enfants le respect de la France et de tout ce qui
tient à l'idée de Patrie en leur faisant écouter
debout l'hymne national. Expliquez-leur bien
ce qu'est le *Te Deum* de la nation et que le *Te
Deum* s'écoute debout dans les églises catholi-
ques du monde entier.

» A ceux qui, plus subtils, viendraient nous
opposer des *si* et des *mais*, nous répondrons
que l'on a le droit d'être bonapartiste, légiti-
miste, orléaniste, blanc d'Espagne même, et
que cela n'empêche pas d'être un homme de
bonne éducation. Or, se lever quand on joue la
Marseillaise, en dépit des opinions qu'on peut
avoir, c'est faire preuve de déférence pour le
gouvernement établi — qui vous a généralement
invité à la cérémonie où vous entendez l'air
national.

» Que de fois nous avons vu, dans des cérémo-
nies officielles départementales, dans les petites
villes, les grincheux de l'endroit, les « gens de
l'opposition » s'asseoir avec affectation pendant
qu'on jouait la *Marseillaise* à l'entrée du re-
présentant de la République, sans qu'ils se
soient doutés de la grossièreté qu'ils commet-
taient.

» On les avait invités à cette fête. Ils n'avaient
qu'à ne pas y venir si telle était leur idée. Mais
dès qu'ils s'y trouvaient leur devoir était de sa-
luer l'air national, c'est-à-dire de l'écouter debout.

» C'est l'histoire du malappris qui garde son
chapeau sur la tête quand il visite une cathé-
drale, sous prétexte qu'il est libre penseur.

» Et aujourd'hui la *Marseillaise* assagie, en
quelque sorte, est devenue le *God save the
Queen* ou le *Hail Columbia* des Français. On ne
la chante plus, on ne la joue plus guère pour se
distraindre comme autrefois, mais bien pour mar-
quer un instant particulier, celui où le repré-
sésentant de la République fait une apparition
quelconque, où la République elle-même sem-
ble s'avancer au milieu de son peuple.

» Il faut se lever pour écouter dignement, en
hommes patriotes, en femmes dignes du nom
de Françaises, cette *Marseillaise*-là ! Qu'importe
le sang impur et les sillons dont elle nous parle ?
Les mots de ces couplets d'actualité ne font rien
à l'affaire. Ce qui est sacré comme un air d'é-
glise, c'est les deux ou trois belles phrases mu-
sicales de Rouget de l'Isle qui doivent nous réu-
nir tous dans une commune idée : la grandeur
de la France.

» Pour écouter cela et faire voir que nous ai-
mons notre pays, il faut être debout ! »

La fête de Françoise. — La belle-mère à son
gendre.

— Vous n'oubliez pas que c'est après-demain
la fête de Françoise... Quel cadeau pensez-vous
lui faire ?

— L'année passée, je lui ai donné une robe
neuve. Cette fois-ci, je la payerai.

La résurrection « du Lumen. » — Le Théâtre Lu-
men a rouvert hier soir, vendredi. La salle était
comble et ce fut, de l'orchestre à la troisième gale-
rie, semblable exclamation : « Oh ! que c'est bien ! »
C'est de la salle et de ses annexes que l'on dit cela,
tout d'abord. Et plus on avançait dans la soirée,
plus se confirmait cette excellente impression du
premier moment.

Quand le rideau se leva et qu'on eut occasion de
voir la scène, ses décors, son éclairage « dernier
cri », ce fut une impression meilleure encore. Aussi
ne se faut-il pas étonner des chaleureux applaudis-
sements qui accueillirent tous les numéros du pro-
gramme, sans exception, particulièrement à-propos
en vers « Lumen », joué dans un décor « lumineux »,
une nouveauté à Lausanne.

Les projections cinématographiques, d'une net-
teté remarquable et d'un choix très judicieux, se
disputèrent, avec la célèbre chapelle russe Slaviansky
d'Agrenée, les autres applaudissements d'une salle
enchantée.

M. Roth de Markus, créateur et directeur du Lu-
men, et son architecte, M. Quillet, furent très sin-
cèrement félicités.

Le *Lumen* a de beaux jours en perspective.

LO TZEMEIN PERDU ET RÉTROUVA

(Fable traduite librement de DORAT.)

Ein s'ein rëtornein ein son veladzo, Perretta
s'étai égarâie. Rûsa d'amoeirau? dérai-vo;
la fellietta epllorâie, aô carro don petit
bou, iô gazoüilliv en petit rîd, bordâ dè muffa
et què bâgnivè, dè se n'édie limpida, la ver-
doura altèraie, s'étai chêtâie et promenavè dè
totè parts, sè gets plliens dè tristessa. Pas on
passein ne vegnai à son sécor : l'étai son sort !
mâ on sort dè la boenna espèça.

Amis, craidè zein mè sermeints ; y daivo vos
dzurâ què Perretta étai la pllie aimabllia brun-
netta què jamè aiont ornâ lou tzans. On pi me-
gnon, onna tzamba perfèta, tinqüè sou mein-
dros agrèmeints : lè on boton dè rousa, di la
tèta ai talons ; la dzouvena fellietta ressemblie
aô fori. Vos dèpeindrai-vos sè deints, sa botze
è son fin sourio, cè tzarmo cè, cè attré lè? Vaut
my baisi tot cein quiè quiè d'esseyi dè lo dé-
crirè. Vegnein aô fé. Tandè que l'on sè pllient,
qu'on sè désolè sur la riva, on consolateur nos
arrivé ; vaikiè todzor cein què ié creint. — L'è
justamein lo valet d'aô seigneur daô velladzo,
alerto, audacheux, et dein la filieur dè l'âdzo.
L'avai abandounâ son gouvernèmein, sè laivos,
sè mathématique, por veni dein cè bou et su
clliav rustiquè rivè, soupirà aprè lo boenueur,
maudèrè Euclide et sè loâs algèbriqué, rêvâ à
la Suisse, éclairri per son tieur. L'étai dzouveno,